

### III. La spécificité de la méthode freudienne

Tout homme cultivé connaît aujourd'hui le schéma du dispositif psychanalytique : le patient est étendu sur un divan, le psychanalyste est assis derrière lui dans un fauteuil (confortable) de manière à le voir sans être vu. Le premier est invité à énoncer, inlassablement, tout ce qui lui vient à l'esprit (et, en principe, se limiter à le dire). Le second écoute patiemment, par tranches de plus ou moins quarante minutes ; il parle très rarement. Aux « associations libres » de celui qui paie, répondent l'« attention flottante » et quelques « interprétations » de celui qui « encaisse » (Je rappelle que, selon le *Petit Robert*, le verbe *encaisser* signifie : 1° mettre dans une caisse, 2° toucher de l'argent, 3° recevoir sans sourciller, 4° resserrer en bordant des deux côtés ; resserrer un cours d'eau entre des digues. La suite de mon ouvrage montrera que ces quatre acceptions sont ici d'application). Freud a ainsi institué un nouveau type de conversation, à côté des formes déjà bien établies : la conversation galante, la conversation-sur-le-palier, la conversation de salon (qui, elle, prend volontiers la forme d'une conversation freudienne...).

Après quatre-vingts ans de fonctionnement de par le monde, le dispositif de base a fort peu évolué, du moins chez ceux qui se disent psychanalystes « orthodoxes ». La transformation la plus spectaculaire a été introduite par Jacques Lacan, le Président de l'École freudienne de Paris, sous le nom de « séance à durée variable ». Castoriadis la décrit comme suit : « Le patient apparaît, se place sur le divan (s'il est avisé, sur une seule fesse), parle ou se tait pendant quelques minutes, rien ne lui est dit, il est congédié » (1977: 33). Actuellement la variante lacanienne de la cure-type semble ne pas s'être diffusée en dehors de certains milieux de l'intelligentsia parisienne et bruxelloise.

#### 1. Le présupposé de base

La prémisse fondamentale de la théorie freudienne est la distinction du conscient et de l'inconscient, du manifeste et du latent. L'expression *contenu manifeste* désigne « toute production verbalisée — du fantasme à l'œuvre littéraire — qu'on se propose d'interpréter selon la méthode analytique » (Laplanche et Pontalis, 1967: 101), tandis que le *contenu latent* est « l'ensemble de ce que l'analyse dévoile successivement (associations de l'analysé, interprétations de l'analyste) » (*Id.* p. 100).

Selon la théorie, le contenu latent est le produit de forces refoulantes, il est antérieur au contenu manifeste. La transformation des idées latentes en contenu « symptomatique » est le résultat d'un travail inconscient qui s'effectue selon des lois que Freud a cru percevoir de façon privilégiée en interprétant des rêves, mais qui joueraient finalement pour n'importe quel phénomène psychique. Ces lois sont : la représentation symbolique, le déplacement des accents psychiques (un élément secondaire est mis en avant ou inversement) et la condensation des désirs inconscients qui trouvent leur source ultime dans ceux de l'enfance. Freud a appelé ces mécanismes les « processus primaires ». Aujourd'hui, le succès de la linguistique fait qu'on parle de « métonymie » pour désigner

le déplacement et la disparition de séquences, de « métaphore » pour désigner la condensation et la figuration symbolique.

En résumé, le contenu latent — ou, en termes plus modernes : le *signifié* — est constitué par des représentations refoulées qui renvoient aux désirs ultimes du sujet, tandis que le contenu manifeste — ou *signifiant* — en est la traduction, tronquée et trompeuse, émergeant à la conscience.

Toujours selon la psychanalyse, les troubles névrotiques ne sont que des conséquences de refoulements. Dès lors la thérapie est définie comme une opération de dévoilement ou de levée de la « censure ». A cet effet, l'analysé et l'analyste appliquent une technique précise. Nous examinons d'abord la consigne suivie par le premier, puis les règles observées par le second.

p 82

## 2. La règle fondamentale

La psychanalyse s'est constituée comme méthode propre le jour où Freud a abandonné ses tentatives d'hypnose au profit de la règle des associations libres. Rappelons que la « règle fondamentale » consiste pour le patient à dire librement, c'est-à-dire sans vouloir sélectionner, tout ce qui lui vient à l'esprit. Cette *Grundregel* — comme Freud l'appelle — est sans doute l'élément le plus central et le plus spécifique du freudisme.

On trouve toutefois des précurseurs de cette technique. Freud lui-même a reconnu que son idée pourrait bien être un cas de cryptomnésie : un souvenir non reconnu comme tel, vécu comme une idée neuve et personnelle. En 1920, il rapporte qu'il avait lu à l'âge de 14 ans les œuvres de Ludwig Börne et que c'est le seul ouvrage de sa jeunesse qu'il détenait encore 50 ans plus tard (XII 312). Dans un essai intitulé *L'art de devenir un écrivain original en trois jours*, l'auteur recommandait de s'isoler pendant trois jours avec une provision de papier pour écrire « sans mensonge et sans hypocrisie » sur le premier sujet venant à l'esprit. Börne estimait que les hommes étouffaient sous le fardeau des idées conventionnelles et il proposait de libérer l'esprit de toutes ces pensées frelatées. Dans un autre essai, il écrivait : « Ce qui est dangereux, c'est le mot *refoulé* ; ce qui a été méprisé cherche à prendre sa revanche, mais ce qui a été exprimé n'a pas été dit en vain »... On croirait lire Freud.

Par ailleurs, la philosophie et la psychologie du XIX<sup>e</sup> siècle accordaient une place importante aux notions d'inconscient et d'associations d'idées. Edouard von Hartmann, par exemple, expliquait dans sa célèbre *Philosophie des Unbewussten* (1869 ; 10<sup>e</sup> éd. en 1890) que les associations d'idées ne se font pas au hasard, mais qu'« elles sont dirigées par des représentations de but inconscientes » (cité par Freud, II 533). De cette conception à la technique freudienne des associations, il n'y a qu'un pas.

Une autre source de la « règle fondamentale » est peut-être Pierre Janet. Dans *L'Automatisme psychologique* (1889), le célèbre médecin français décrivait comment il avait utilisé avec succès *l'écriture automatique* (procédé utilisé à l'époque par les spirites) pour découvrir la cause d'accès de terreur chez une jeune fille. Il avait réussi par cette technique à soulager la malade. Or Freud connaissait cet ouvrage. Il le cite en 1895 (I 86), c'est-à-dire à une époque où il n'avait pas encore songé à sa propre technique. On sait que Freud s'est toujours senti le rival de Janet. Il n'aurait pas facilement avoué avoir trouvé chez lui l'idée de sa « règle fondamentale » ...

Une archéologie de la pensée freudienne ne peut manquer de reconnaître l'influence de la tradition juive. En l'occurrence, on peut citer Abulafia, maître kabbaliste du XIII<sup>e</sup> siècle. Ce dernier avait proposé deux méthodes permettant de « desceller l'âme, d'enlever les nœuds qui la lient ». L'une

est basée sur le jonglage avec les lettres de l'alphabet : pendant la méditation, les lettres sont séparées et combinées de façon à faire surgir de nouveaux thèmes. L'autre s'appelle « sauter et bondir » ; elle consiste à associer librement les idées jusqu'à ce que tout le champ de conscience de l'initié soit touché. Les « sauts » permettent ainsi de « nous délivrer de la prison de la sphère naturelle » (cit. in Bakan, p. 77).

p 83

Dernière source qui mérite d'être signalée et que Freud lui-même déclare être de première importance : sa malade Emmy von N. lui demanda un jour de ne plus la presser de se souvenir de tel ou tel événement, mais de la « laisser raconter ce qu'elle avait à dire » (I 116).

Quoi qu'il en soit des antécédents de la règle de la libre association, Freud l'utilise assurément de façon originale. Selon lui, le train associatif est en quelque sorte la résurrection du refoulé (composé de faits réels et de fantasmes). Pour être plus précis : les idées produites spontanément *à la suite* d'un élément à interpréter (symptôme, élément de rêve, etc.) sont précisément celles qui, dans les arcanes de l'inconscient, l'ont *précédé et engendré*.

### 3. L'interprétation

Tournons-nous à présent vers l'analyste. Ses activités sont au nombre de trois : il écoute le patient avec une « attention librement flottante » ; il interprète les associations « significatives » ; il communique au patient les interprétations qu'il estime utile de révéler.

L'analyste veut effectuer le trajet inverse du travail de la falsification inconsciente. En interprétant les associations produites par le patient, il croit désarticuler le « contenu manifeste » et ressaisir le véritable « contenu latent » qui serait à son origine.

### 4. La question de la suggestion

Freud croit que les chaînes associatives sont déterminées par le contenu latent de l'inconscient du patient. Il pense que l'interprétation ne fait que traduire en langage clair la vérité qui affleure dans les associations de l'analysé.

Dès le début de la psychanalyse, ses opposants l'ont considérée comme une méthode de suggestion. Cette question est capitale et nous y reviendrons longuement par la suite. Contentons-nous ici des avis de deux parmi les plus grands noms de la psychiatrie. Kraepelin écrit au sujet de la technique freudienne, dans la 8<sup>e</sup> édition de son *Manuel de Psychiatrie* (1909) : « Les quelques rapports détaillés sur la manière de procéder qui ont paru jusqu'ici montrent qu'il s'exerce une influence extraordinairement forte et partielle sur le malade dans le sens de ce que le médecin se représente »<sup>1</sup>. Lors du 17<sup>e</sup> Congrès international de Médecine qui se tint à Londres en août 1913, Janet qualifia de naïve la méthode des associations spontanées : le thérapeute, disait-il, suggère inconsciemment la suite des associations (cit. in Ellenberger, p. 674).

---

<sup>1</sup> Cité dans *Correspondance Freud-Jung*. Trad., Gallimard, vol. 1, p. 299.

## 5. L'exemple le plus convaincant, selon Freud

Le 2 juin 1909, Jung écrit à Freud qu'il donne un cours sur la psychanalyse. Il précise : « J'introduis au moyen des associations, c'est-à-dire de la façon dont je suis moi-même naguère arrivé à la compréhension de votre enseignement ». Freud lui répond : « La façon dont vous avez introduit ces messieurs, en partant de l'expérience d'association, me semble tout à fait irréprochable. Une autre voie partirait de la vie quotidienne ». Nous suivrons ici le conseil de Freud : pour nous introduire à la psychanalyse, nous ouvrirons la *Psychopathologie de la vie quotidienne*, son ouvrage le plus souvent réédité (11 éditions déjà de son vivant) et qui a le plus largement contribué à la diffusion de sa discipline. Avec ce livre, Freud est passé de l'analyse des névroses et des rêves à celle de toutes les conduites de l'homme normal, éveillé. Soit dit en passant, cette publication a largement propagé l'idée que *les plus petits* détails « en disent long » sur les *véritables* désirs.

Le célèbre ouvrage de Freud présente pour nous un triple intérêt. D'une part, il fourmille d'exemples. Or il est essentiel de travailler sur un matériel concret lorsqu'on veut juger la psychanalyse sans être victime d'un « effet d'étalage ». Les considérations générales et les arguments abstraits permettent toutes les démonstrations, toutes les fuites. La *Psychopathologie de la vie quotidienne* montre en détail et sans détours comment raisonne le psychanalyste *in concreto*.

D'autre part, ce livre permet de bien saisir la spécificité analytique. En effet, l'idée que les lapsus et les méprises ont une signification n'est pas propre à Freud. Il le reconnaît d'ailleurs lui-même. Schopenhauer avait noté que ceux qui font une erreur involontaire en rendant la monnaie, la font souvent à leur avantage. Goethe, en analysant les lapsus calami de ses secrétaires, avait découvert que certaines erreurs s'expliquaient par la vie affective du secrétaire qui croyait, par exemple, avoir entendu le nom d'une femme aimée et l'avait écrit à la place de celui que Goethe avait dicté. Dans les années 1880, le célèbre criminologue Hanns Gross avait passé au crible des dépositions d'accusés et de témoins. Il estimait que les faux témoins se trahissent inévitablement, fût-ce par un seul mot, tel un lapsus<sup>2</sup>. Enfin, divers écrivains avaient déjà souvent recouru aux actes manqués comme à un procédé si transparent qu'il était inutile de l'expliquer au lecteur... Ce que la psychanalyse apporte de spécifique apparaît, ici comme ailleurs, le plus contestable. Freud affirme que *tous* les actes manqués sont significatifs et que si l'un d'eux semble dû au hasard, *il suffit de recourir à la méthode des associations libres pour découvrir son sens caché*.

La troisième raison et non la moindre, pour laquelle il est souhaitable de commencer par cet ouvrage, est que ses exemples sont accessibles à tout lecteur. Chacun est ici en mesure de comprendre et d'émettre un jugement. Au contraire, les cas pathologiques, surtout lorsqu'ils sont présentés de façon résumée, permettent toujours de jeter de la poudre aux yeux. La pathologie mentale est la bouteille à l'encre de la psychologie, le domaine dans lequel on peut dire à peu près n'importe quoi sans se faire contredire du moins si l'on a affaire à des non-spécialistes des troubles psychiques.

Dans l'ouvrage en question, je choisis *l'exemple que Freud lui-même présente comme le plus concluant*. Cet exemple apparaît comme une analyse exhaustive, ce qui n'est pas fréquent parmi les exemples cliniques présentés par Freud. Il a encore l'avantage d'être court. Il peut donc être reproduit ici *in extenso*. Lisons attentivement (IV 275s) :

---

<sup>2</sup> Les trois exemples qui précèdent sont cités par Ellenberger, p. 419.

« Je veux m'arrêter davantage aux analyses des associations de nombre, parce que je ne connais pas d'autres observations isolées qui puissent démontrer de manière aussi frappante [*so schlagend*] l'existence de processus de pensée hautement élaborés, entièrement ignorés par la conscience, et parce que je ne connais guère de meilleurs exemples d'analyses dans lesquelles la participation du médecin (la suggestion) qui lui est souvent incriminée, puisse être exclue avec autant de certitude.

Je communiquerai donc l'analyse d'un nombre venu à l'esprit d'un de mes patients (qui a accepté l'expérience), dont je dirai seulement qu'il est le plus jeune d'une famille nombreuse et qu'il a perdu, dans son jeune âge, son père qu'il admirait. D'excellente humeur au moment de l'expérience, il énonce le nombre 426718 et se demande : « Quelles idées me viennent à ce sujet ? D'abord un mot d'esprit que j'ai entendu : Lorsqu'on soigne médicalement un rhume, il dure 42 jours ; lorsqu'on ne le soigne pas : 6 semaines ». Ceci correspond aux premiers chiffres du nombre  $42 = 6 \times 7$ .

Pendant la pause qui suit ce premier éclaircissement, j'attire son attention sur le fait que le nombre de six chiffres qu'il a choisi contient tous les premiers chiffres sauf 3 et 5.

Dès lors, il trouve sans tarder la suite de l'interprétation. « Nous sommes 7 enfants, je suis le plus jeune. 3 correspond au numéro d'ordre de ma soeur A., 5 à mon frère L. ; ils étaient mes deux ennemis. Enfant, je priais Dieu chaque soir de me débarrasser de ces deux tortionnaires. Il me semble à présent que je m'accorde à moi-même la réalisation de ce désir : 3 et 5, le méchant frère et la sœur détestée sont omis ».

- Si le nombre représente la série de vos frères et sœurs, que doit signifier le 18 qui se trouve à la fin ? Vous n'étiez bien que 7 ?

- « J'ai souvent pensé que si mon père avait vécu plus longtemps, je ne serais pas resté le plus jeune. S'il y avait eu 1 enfant de plus, nous aurions été 8, et j'aurais eu après moi un enfant plus petit à l'égard duquel j'aurais joué le rôle d'aîné ».

p 86

Avec ce dernier élément le nombre se trouvait expliqué, mais il restait encore à établir la relation entre la première partie de l'interprétation et les suivantes. Ce lien fut facile à trouver en partant de la condition nécessaire formulée à propos des derniers chiffres : si le père avait vécu plus longtemps.  $42 = 6 \times 7$  signifiait le mépris pour les médecins qui n'avaient pu aider le père, donc exprimait sous cette forme le désir que le père ait survécu. A proprement parler, ensemble du nombre correspondait à la réalisation des deux désirs infantiles en rapport avec son cercle familial, que le méchant frère et la méchante sœur meurent et qu'un petit enfant vienne après eux, ou encore, pour l'exprimer de la façon la plus concise : que ces deux soient morts à la place du père bien-aimé ».

En note, Freud ajoute : « Pour simplifier, j'ai omis quelques autres associations intermédiaires du patient, qui ne sont pas moins à propos » (On aimerait cependant les connaître pour voir comment Freud sélectionne ce qu'il estime opportun de publier...).

Cet exemple a été introduit lors de la quatrième édition (1912). Il n'a jamais été remis en question par la suite. Au contraire, Freud a rajouté d'autres illustrations sur le même modèle. Aujourd'hui encore les analystes voient dans cet exemple un paradigme de leurs interprétations. Ainsi Lacan déclare, dans son célèbre texte sur la parole et le langage : « C'est à celui qui n'a pas approfondi la nature du langage que l'expérience d'association sur les nombres pourra montrer d'emblée ce qu'il est essentiel ici de saisir, à savoir la puissance combinatoire qui en agence les

équivoques, et pour y reconnaître le ressort propre de l'inconscient » (1966: 269). Cette analyse d'un nombre, en effet, illustre parfaitement la méthode freudienne et ses présupposés.

### **a) Le présupposé de base**

Le nombre énoncé — tout comme un symptôme névrotique ou le récit d'un rêve — est un « contenu manifeste » qui a condensé les désirs du sujet. Selon la logique freudienne, le signifié est antérieur à ce signifiant.

On peut se demander quand s'est effectuée cette symbolisation des conflits affectifs. Plus précisément : le nombre a-t-il été élaboré entre le moment où Freud a donné sa consigne (« citez un nombre au hasard ») et le moment où le patient a énoncé le nombre ? Dans ce cas, l'inconscient aurait, au sens propre du terme, fait immédiatement ses calculs, en vue d'articuler les contenus latents en un nombre-signifiant bien précis. (Je rappelle ces contenus : la plaisanterie relative au rhume, le mépris pour les médecins, le souhait de la mort d'un frère et d'une sœur, la mort du père, le malheur d'être cadet, le désir déçu d'avoir un frère plus jeune.) Je ne vois pas comment on pourrait vérifier ou falsifier cette hypothèse. De toute manière, on peut dire que cette hypothèse est pour le moins audacieuse et on peut rappeler à cette occasion que l'audace n'est pas nécessairement une preuve de vérité.

p 87

On pourrait d'autre part supposer que le nombre énoncé était en réserve depuis un certain temps. C'est la thèse de Lacan quand il écrit :

« Si des nombres obtenus par coupure dans la suite des chiffres du nombre choisi, de leur mariage par toutes les opérations de l'arithmétique, voire de la division répétée du nombre originel par l'un des nombres scissipares, les nombres résultants s'avèrent symbolisants entre tous dans l'histoire propre du sujet, c'est qu'ils étaient déjà latents au choix où ils ont pris leur départ » (1966: 269).

Freud ne dit pas dans quelles conditions un nombre cité au hasard n'est pas le produit de processus inconscients. 419 - 13 - 729825 - 4 - 86812... voilà les nombres qui me viennent à l'esprit en ce moment. (J'invite le lecteur à énoncer les siens...). Lesquels sont chargés d'un sens latent ? Selon la logique freudienne, tous émergent de l'inconscient et transposent des désirs sous-jacents. Selon le sceptique que je suis, tous ces nombres *peuvent devenir* « significatifs », *après* avoir été énoncés, pour autant qu'on s'imagine qu'ils doivent avoir un sens caché.

### **b) La règle fondamentale**

Selon le psychanalyste, l'alchimie de l'inconscient opère des réactions réversibles : les associations libres, correctement interprétées, sont le miroir des processus élaborés dans les arcanes de l'inconscient.

L'hypothèse alternative du psychologue revient à dire que la dérive associative arrive à expliquer n'importe quoi et qu'en l'occurrence les motifs découverts *a posteriori* sont simplement *induits par ce dont ils sont censés expliquer la genèse*.

Je voudrais montrer : 1° Qu'à partir d'un « signifiant » donné, on peut toujours trouver après coup de bons « motifs » pour expliquer son apparition ; 2° Que n'importe quel signifiant peut toujours mener, par un chemin tantôt court tantôt long, à un signifié donné ; bref que le lien causal, postulé par Freud entre le « contenu manifeste » et le soi-disant « contenu latent », est pour le moins problématique. Lacan précise que l'expérience du psychanalyste « n'est pas celle de l'expérience de fait, mais celle de

*l'experimentum mentis* » (1966: 259). Je m'engagerai donc sur le chemin de l'expérimentation mentale. Mon mode d'argumentation sera, dans cet exemple, le raisonnement par l'absurde.

1° À partir d'un élément quelconque — ici le nombre 426718, ailleurs un mot, une image, un rêve... —, on peut associer dans les sens les plus divers et aboutir dans tous les cas à un ensemble (relativement) cohérent.

p 88

Supposons que je parte du nombre cité par le patient de Freud. Quelles idées me traversent l'esprit ?

*Premier « experimentum mentis »*

4 : me fait penser aux 4 arts libéraux de l'Université du Moyen âge, le Quadrivium. 2 : me rappelle l'opposition du quadrivium et du trivium, ainsi que la dualité des sciences naturelles et des sciences humaines. 6 : c'est le nombre de cours que je donne à l'université de Louvain. 7 : le nombre de cours que je donne au total. J'en donne 7 aux Facultés universitaires St-Louis (Bruxelles). 1, c'est aussi le nombre de cours que je voudrais donner en plus : 8 me semble en effet un maximum. 426718 : le compte est bon.

*Deuxième variante, davantage orientée dans un sens freudien*

42 : évoque le numéro de l'immeuble où j'ai habité avant d'avoir ma maison. Il s'agissait d'un appartement dont mes parents étaient propriétaires. 67 : c'est l'âge de mon père. 18 : l'âge auquel j'ai été à l'université, ne logeant plus chez mes parents. L'absence du 3 et du 5 (cf. la remarque de Freud : « j'attire son attention sur le fait que le nombre de six chiffres qu'il a choisi contient tous les premiers chiffres sauf 3 et 5 ») s'explique aisément : le tram n° 35 conduisait aux casernes d'Etterbeek, souvenir de mon service militaire, l'époque où ma liberté était fortement entravée. Ainsi la boucle est bouclée. Le lien entre tous ces éléments est « évident » : mon père qui vieillit, l'âge auquel j'ai quitté la maison parentale pour aller à l'université, l'appartement loué à mes parents, le service militaire... Il doit s'agir du problème de l'accession à l'autonomie, bref : les complexes d'Œdipe et de Castration.

On peut trouver sans beaucoup de difficultés une infinité d'enchaînements associatifs aussi « plausibles » que celui présenté par le patient de Freud.

On notera que mes deux chaînes d'associations apparaissent cohérentes. Est-ce le résultat de l'alchimie inconsciente ? On peut dire, tout simplement, que *les premières idées ont induit les suivantes*.

Dans la première variante, j'ai commencé par songer à l'université, les associations suivantes se sont organisées autour de ce thème. Dans la seconde, j'ai songé à l'appartement de mes parents et la suite en a découlé. Les associations ne se font pas au hasard, mais il est inutile de postuler un complexe sous-jacent préalable pour expliquer leur succession.

2° Pour mieux saisir le caractère arbitraire du lien postulé par Freud entre le « signifiant » et le « signifié », on peut encore se livrer à l'opération inverse, c'est-à-dire partir de contenus manifestes différents pour aboutir, sans la moindre difficulté, à un contenu latent donné. Pour ce faire, je prendrai ici les premiers nombres qui me viennent à l'esprit : les numéros de téléphone de mes trois lieux de travail, le site de Louvain-la-Neuve (418181), la Faculté de Médecine de Louvain-en-Woluwe (7623400), les Facultés St-Louis à Bruxelles (2177653).

Que peut associer, à partir du premier nombre, un bon élève du Professeur Freud ? (Je reproduis en italique les phrases reprises au cas de Freud.)

$4 + 1 = 5$  ;  $4 - 1 = 3$ . « *Nous sommes 7 enfants, je suis le plus jeune. 5 correspond au numéro d'ordre de mon frère L., 3 à ma soeur A., etc.* » Un lecteur pourrait objecter que cette addition et cette soustraction sont artificielles. Mais le patient de Freud multiplie ( $42 = 6 \times 7$ ) et additionne ( $7 + 1 = 8$ ), tandis que Lacan affirme que toutes les opérations de l'arithmétique produisent des nombres symbolisants de l'histoire du sujet (1966: 269).

Pendant la pause qui suit, l'analyste fait « *remarquer que le nombre de six chiffres choisi contient tous les premiers chiffres sauf 2, 3, 5, 6 et 7. Dès lors le patient trouve sans tarder la suite de l'interprétation : [...] « ma soeur A. et mon frère L. étaient les 2 ennemis [...] 3 et 5, le méchant frère et la méchante sœur sont omis* ».

« *Le 6 et le 7 rappellent un mot d'esprit : lorsqu'on soigne médicalement un rhume, il dure 42 jours ... sinon 6 semaines...  $6 \times 7 = 42$ .* »

L'analyste intervient à nouveau : « *Si le nombre représente la série de vos frères et sœurs, que doit signifier le 81.81 qui se trouve à la fin ? Vous n'étiez bien que 7 ?* » Réponse : « *S'il y avait eu 1 enfant de plus, nous aurions été 8, etc.* » On peut donc conclure : *A proprement parler, l'ensemble du nombre correspond à la réalisation des deux désirs infantiles en rapport avec son cercle familial, etc.* La répétition du 81, relative à la mort du père, s'explique aisément : il s'agit de la « compulsion de répétition » qui caractérise la « pulsion de mort ».

*Deuxième variante* : le numéro de téléphone de Louvain-en-Woluwe, 7623400.

76 : « *Quelles sont les idées qui me viennent à ce sujet ? D'abord un mot d'esprit que j'ai entendu : Lorsqu'on soigne médicalement un rhume, il dure 42 jours ; lorsqu'on ne le soigne pas : 6 semaines* ». *Ceci correspond aux premiers chiffres du nombre  $7 \times 6 = 42$*  ».

2: Dans le cercle familial, j'avais 2 ennemis : *ma sœur A. et mon frère L. Enfant, je priais Dieu chaque soir, etc.*

3: *correspond au n° d'ordre de ma sœur A.*

4: le patient ne dit rien. Signe de résistance ! Pour débloquer la situation l'analyste *attire son attention sur le fait que le nombre choisi contient tous les premiers chiffres sauf 1, 5 et 8. Dès lors, il trouve sans tarder la suite de l'interprétation.* « *Nous sommes 7 enfants, je suis le plus jeune. 3 correspond au numéro d'ordre de ma sœur A., 5 à mon frère L., etc.* » Le 1 et le 8 : *J'ai souvent pensé que si mon père avait vécu plus longtemps, etc.*

00 : les derniers chiffres confirment l'interprétation : le père est décédé (= 0), le 8<sup>e</sup> enfant n'a pas été procréé (= 0). Ce double zéro signifie le problème de la mort et de l'impuissance sexuelle du père.

Il me semble inutile de détailler les associations à partir du 3<sup>e</sup> numéro de téléphone (2177653) : les 2 ennemis sont rejetés (... à la fin du nombre): 5 et 3. Les groupes  $1 + 7$  et  $7 \times 6$  n'offrent aucune difficulté d'interprétation... Les illustrations peuvent d'ailleurs être trouvées *ad infinitum*.

Concluons : Freud croit assister à une dérive *régressive*, symétrique du travail de l'inconscient. Le psychologue estime qu'il ne s'agit que d'une dérive *progressive* au cours de laquelle les souvenirs viennent *après coup* se « coller » aux éléments soi-disant significatifs. Freud, son patient et ses disciples sont sans doute victimes d'une *illusion rétrospective*.



### ***c) Les interprétations de l'analyste***

L'analyste a pour mission d'expliciter les paroles de l'analysé, de faire toute la clarté sur le pourquoi des associations et donc sur les causes du contenu symptomatique. Il ne se borne pas à des énoncés descriptifs, qui répètent en d'autres mots les associations de l'analysé ; il formule des énoncés interprétatifs ou explicatifs censés révéler la vérité non apparente.

Dans l'exemple analysé, nous pouvons facilement repérer les opérations effectuées en vue de l'interprétation finale.

#### ***1. L'analyste sélectionne.***

Il est l'arbitre de la situation. Ce n'est pas seulement dans ce cas-ci que Freud, « pour simplifier, a omis quelques autres associations intermédiaires du patient » (IV 277, note). Que ce soit pour l'interprétation ou pour la publication, l'analyste *choisit* ce qu'il juge révélateur. Le reste est « superficiel », c'est l'écorce, futile.

#### ***2. L'analyste transforme les éléments.***

Il entend la « parole vraie » sous les déguisements et rétablit la vérité ultime. Ainsi, dans le cas présent, le patient dit en plaisantant qu'on ne peut soigner médicalement un rhume (« *einen Schnupfen ärzlich behandeln* ») et exprime par ailleurs le regret du décès de son père. Freud en déduit le mépris pour les médecins (« *Hohn gegen die Ärzte* »).

#### ***3. L'analyste met des relations.***

Ici le patient évoque d'une part le souhait de la mort d'un frère et d'une sœur et, d'autre part, le regret de la mort du père. Dans l'énoncé de Freud, ces deux éléments sont combinés pour devenir : « que les deux soient morts *à la place* du père ».

Dissipons un malentendu. Le psychologue scientifique fait également une sélection de ce qu'il croit important, il explicite des éléments et établit des relations. Toutefois, il se distingue nettement du psychanalyste sur plusieurs points essentiels. Il sait qu'il « construit », alors que Freud croit ici ressusciter un passé refoulé. Pour le psychologue, les constructions sont des hypothèses de travail, tandis que la psychanalyse ne doute guère, ou si peu, de la justesse de son interprétation. Freud écrit ici : « A proprement parler (*eigentlich*) l'ensemble du nombre correspondait à... » et non :

p 91

« l'ensemble du nombre, *en fonction de la technique utilisée, pourrait* signifier que... ». Nuances ! De façon générale, les psychanalystes croient que leurs interprétations dévoilent l'arrière-monde véritable, que telle chose est cela et pas autre chose. Les psychologues sont en principe plus modestes : ils pensent que leurs énoncés cliniques sont toujours relatifs à un point de vue, que ces énoncés sont *fonction d'une formalisation parmi d'autres* et doivent s'écrire au conditionnel. Il y a encore d'autres oppositions. La suite du livre les indiquera.

### ***d) La question de la suggestion***

En introduisant son analyse de nombre, Freud écrit : « Je ne connais guère de meilleurs exemples d'analyses dans lesquelles la participation du médecin (suggestion), qui lui est souvent incriminée, puisse être exclue avec autant de certitude » (IV 275).

Selon le psychologue, Freud organise *ici comme ailleurs* d'habiles conditionnements.

#### ***1. Freud suggère par ses interprétations.***

On devine que son patient sera désormais convaincu qu'un de ses désirs fondamentaux est que « le frère et la sœur soient morts à la place du père bien-aimé »...

2. *Freud intervient directement dans le processus associatif.* Relisons le 3<sup>e</sup> paragraphe du texte : « Pendant la pause qui suit ce premier éclaircissement, j'attire son attention sur le fait que le nombre de six chiffres qu'il a choisi contient tous les premiers chiffres sauf 3 et 5 ». En bon élève, le patient comprend par ce «sauf» que quelque chose a été éliminé. Selon la théorie, ce ne peut être qu'un élément refoulé ou contraire aux bons usages. Il n'est donc guère étonnant que ce qui a été soi-disant passé sous silence - en allemand, *totgeschwiegen*, littéralement : tué par le silence - se rapporte à l'*élimination* de deux gêneurs.

Relisons encore le 5<sup>e</sup> paragraphe. Freud dit au patient : « Si le nombre représente la série de vos frères et sœurs, que *doit* signifier le 18 qui se trouve à la fin ? Vous n'étiez bien que 7 ? » L'idée que l'ensemble des chiffres représente la série des frères et sœurs est une suggestion de Freud. Le patient a seulement dit que 3 et 5 lui font songer au frère n° 3 et à la sœur n° 5. Ces deux chiffres ont été prononcés d'abord *par Freud* avec le sens qu'on vient de rappeler. La *réponse* du patient à ces deux indications de Freud n'a rien d'inattendu : après avoir *éliminé* verbalement deux enfants de la famille, il en *ajoute* un, également sous forme de souhait. Il raisonne selon la logique qui a été induite au début du train des associations.

p 92

Si Freud avait voulu nous convaincre de l'absence de suggestion, il aurait dû s'abstenir de ces interventions explicites. Cependant même en ce cas, on peut dire que le patient est victime de plusieurs conditionnements. En effet :

### 3. Freud conditionne par sa théorie.

Un patient en analyse se laisse convaincre que tout a un sens et même un sens caché, contraire à celui qui s'énonce en public. S'il refuse cette prémisse fondamentale, il abandonne la cure ou se fait congédier.

Dans le cas présent, le patient s'attend à trouver une explication. Dès lors, avec l'aide de Freud, il trouve, dans le foisonnement des associations, un sens qui illustre joliment la théorie. On devrait dire plutôt : il invente un sens, car ses associations sont un *artefact* produit par la méthode freudienne. C'est de la même façon que les gens qui croient aux présages les découvrent dans les astres ou le marc de café.

Certains psychanalystes — pas tous ! — admettront, non sans peine, que Freud n'explique pas vraiment l'énoncé du nombre, mais que les associations qui suivent demeurent révélatrices.

On peut faire plusieurs remarques concernant cette manœuvre de retraite. D'abord, *Freud n'a jamais remis en question le présupposé* selon lequel les associations et interprétations subséquentes font le chemin inverse des anciens refoulements. *Abandonner cette prémisse revient à remettre en question toute la théorie qui s'est construite sur elle.* Ensuite on devrait examiner objectivement les rapports entre ce qui est dit sur le divan et ce qui est vécu ailleurs, au travail ou en vacances... Enfin, *last but not least*, il faudrait voir de quoi, ou plutôt de qui, les associations sont vraiment révélatrices ? Du patient ou de l'analyste, ou encore des deux à la fois ?

### 4. Freud conditionne par sa propre problématique.

Quelles sont, en effet, les questions existentielles que Freud considère comme les plus importantes ? Avant tout la sexualité, mais ensuite la mort. A l'époque où il publie l'exemple que nous analysons (1912), Freud n'a pas encore formulé la célèbre dualité des Pulsions de Vie et de

Mort (1920), mais sa pensée n'en est pas moins orientée vers le thème de la mort et du désir de mort. Jones écrit dans sa biographie de Freud : « Aussi loin que nous puissions remonter dans sa vie, nous le trouvons habité par des pensées de mort. [...] Il y avait aussi les crises répétées de ce qu'il appelait *Todesangst* (angoisse de mort) [...]. Au fur et à mesure du passage du temps, la pensée de la mort devenait de plus en plus insistante. Il déclara une fois qu'il y songeait tous les jours, ce qui est certes inhabituel » (III 319). Max Schur, le médecin de famille de Freud, a d'ailleurs pu écrire un livre de près de 700 pages sur ce thème : *La mort dans la vie de Freud*.

p 93

Il est hautement probable qu'en associant à partir d'un autre nombre (ou encore d'un rêve, d'un mot, d'une phobie, d'une obsession...), le patient soit arrivé tôt ou tard là où Freud l'attendait, c'est-à-dire aux thèmes de la sexualité et de la mort, et au schéma familialiste, les autres pistes n'étant pas prises en compte.

Que le lecteur me comprenne bien. Je ne prétends pas que la mort et la sexualité ne sont pas des questions importantes... au même titre d'ailleurs que la recherche de sécurité, l'interrogation religieuse, le désir de maîtriser son environnement et d'acquérir un statut social, etc. Ces problèmes sont quasi universels. Dès lors on peut toujours, quand on le souhaite, les retrouver chez tout être humain et dans tout exercice d'associations libres. L'ubiquité de la sexualité et de la mort n'est pas un argument pour prétendre que le patient de Freud a énoncé précisément le nombre 426718 *plutôt qu'un autre*, ni pour affirmer que toutes les phobies, dépressions et autres difficultés se ramènent toujours à la sexualité et aux pulsions de mort... Le lien entre ce que dit le patient sur le divan du psychanalyste et les facteurs réellement déterminants de ses troubles est pour le moins problématique. La psychologie moderne, nous le verrons, a sur cette question des hypothèses empiriquement mieux étayées.

Les autres exemples présentés par Freud sont du même acabit. Aussi nombreux soient-ils, ils ne constituent que des illustrations des mêmes erreurs méthodologiques. Je recommande cependant au lecteur de lire dans la *Psychopathologie de la vie quotidienne* l'exemple repris par Freud à Ernest Jones, où l'un de ses amis partant d'une erreur de décimale (il avait dit 983 au lieu de 98,6) arrive, après une série d'associations et quelques coups de pouce interprétatifs, à reconnaître un pénis dans une cheminée d'usine (IV 278s). Il pourra alors mieux apprécier les déclarations de Lacan selon lequel : « Jones est un des rares disciples à avoir tenté d'articuler quelque chose sur le symbolisme qui se tient », « il a contribué essentiellement à l'élaboration de la phase phallique » (1966: 469 ; 715) ...

Le même Jones raconte qu'il demanda un jour à Freud comment Fliess aurait expliqué une maladie survenant à une date non prévue par sa théorie. Freud répondit : « ça n'aurait guère embarrassé Fliess si expert en mathématiques. En multipliant 23 et 28 par leur différence, en ajoutant ou en soustrayant les résultats ou encore par un calcul plus compliqué, il aurait, n'importe comment, obtenu le chiffre qu'il désirait » (Jones I 321). Sur ce point comme sur d'autres, Freud est resté, sans toujours s'en rendre compte, le disciple du (sexo)rhinologue berlinois...

p 94

Le père de la psychanalyse introduisait son analyse de nombre en écrivant : « Je ne connais pas d'autres observations isolées qui puissent démontrer de manière aussi frappante l'existence de processus de pensée hautement élaborés, entièrement ignorés par la conscience ». En réalité, le fil associatif s'ordonne en fonction de l'écouteur : il mène là où le patient est attendu et entendu. Les « processus inconscients » que Freud croit mettre au jour ne sont que des constructions subséquentes obtenues par un habile conditionneur qui ignore son propre pouvoir de suggestion.